La Grenouille

ou l'être de l'étang.

Cuisse de Grenouille sur son lit de philosophes

Novembre 2013

Éditeur responsable : le Cercle des Étudiants en Philosophie.

Menu

Mots de présentation :

Edito.....5

Interview d'un comitard.....6

Articles :

Discours de Nathanaël.....10

Du danger que représente la pensée d'André Comte-Sponville pour tout jeune aspirant-philosophe.....26

La mauvaise musique.....39

Divers :

Poème réalisé à l'occasion d'une anthologie sur la beauté : illumination.....47

Recette de la croustade aux pommes.....49

Amuse bouche :

BD : le philosophe du mois.....51

Ragots du CEP.....52

Le Mot du Bûcheron.....54

Sudoku.....55

Edito

Amis gastronomes bonjour, c'est avec un grand plaisir que nous vous invitons à lire cette succulente revue.

Nous espérons vous donner l'eau à la bouche, vous faire saliver, bref, vous donner envie de vous délecter de ce batracien comme on n'en fait plus !

Alors n'attendez plus, dévorez la des yeux, et dévorez la tout cours si vous avez vraiment très faim (ou si vous êtes très pauvre).

Bon appétit !

J.A.F.

Interview d'un comitard

Par Célie

Petite introduction :

Célie, étudiante en deuxième année de philosophie, occupe les postes de vice-présidente de baptême et déléguée culture.

Pourquoi as-tu choisis ce poste ?

- Culture : Ce poste m'a toujours attiré depuis le début que je suis au CEP. Il m'a toujours paru intéressant dans le sens où autant les personnes pour qui on organise des choses que nous-mêmes en ressortent enrichis culturellement parlant.

- Baptême : Ce poste est venu à moi plutôt que je n'ai été vers lui. Mais au final, ce qui m'a décidé c'est tout simplement l'enrichissement philosophique avec lequel j'allais ressortir et l'aide que j'allais apporter à mes collègues, qui me tenait à cœur.

Quels sont les points positifs de ton job ?

- Culture : Ce poste me permet d'élargir ma culture en tous points et de la partager à un plus grand public. En plus, c'est toujours un privilège d'inviter des professeurs qui ressortent satisfaits et c'est toujours chouette quand des gens souhaitent faire une conférence et qu'ils viennent nous voir pour organiser quelque chose de bien. Et pour finir, c'est toujours un plaisir d'organiser toutes ces activités, c'est toujours fun et surtout quand on trouve des idées folles.

- Baptême : Être vice-présidente de baptême permet de nouer des liens plus facilement avec les nouveaux-venus, nous sommes les personnes qui font rentrer de nouvelles têtes et du coup, notre importance est capitale puisque c'est nous qui motivons les troupes à rester auprès de nous. Philosophiquement parlant, c'est vraiment très intéressant aussi, ça enrichit et on enrichit les autres aussi.

Les points négatifs ?

- Culture : Parfois, nos ambitions sont démesurées par rapport à ce qu'on peut finalement faire et par rapport à ce qu'on a le temps de faire. On est parfois pris de court et lorsqu'ils manquent

quelques autres délégués culture, tout est dépeuplé et cela devient difficile d'organiser certaines choses.

- Baptême : La charge de travail est assez conséquente pour un temps aussi court. Les activités sont parfois un peu longues et il faut rester concentrés du début à la fin (idéalement, on n'est pas des robots non plus !).

Qu'est-ce que tu conseillerais à un futur comitard qui prendrait ton poste ?

- Culture : S'y prendre à temps, avoir un planning fixe le plus tôt possible car ça aide vraiment d'avoir un encrage. Bien faire la pub, la clash et tout ça.

- Baptême : Oser poser sa touche personnelle, oser s'imposer face aux autres, etc…

Est-ce que ça te prend beaucoup de temps ?

- Culture : Beaucoup oui. La planification des évènements prend du temps, l'organisation, etc… Mais le résultat en vaut la peine.

- Baptême : Ça prend pas mal de temps sur le moment même mais après il n'y a plus à s'en faire.

Est-ce que tu regrettes ? Qu'est-ce que tu apprends avec ce poste ?

- Culture : Non, je ne regrette pas, c'est toujours super enrichissant et on apprend plein plein de choses, on s'amuse et on se cultive !

- Baptême : Je ne regrette absolument pas non plus. C'est super bien, très enrichissant aussi, à un autre point de vue que celui de délégué culture. Et puis la philosophie c'est le bien !

Discours de baptême

Par Nathanaël

Lorsqu'il a fallu que j'écrive ce discours sur la nature du réel et de son appréhension, j'ai d'abord été tenté de faire une synthèse de différentes manières dont je peux moi-même les concevoir. Mais la limite de longueur a rendu cette entreprise impossible, m'obligeant à me limiter à une conception unique et qui me semble la plus pertinente. Il est donc important que vous gardiez à l'esprit que j'ai expérimenté une facette de cette vision, et que modifier certains postulats initiaux pourrait totalement renverser la direction de ma réflexion. Il était toutefois de mon désir de choisir ces prémices comme ceux que je considère les plus proches de ma conception de l'existence.

Dans sa définition la plus courante, le réel est, justement, synonyme d'existence. On pourrait être tenté alors d'en conclure très logiquement que l'irréel est ce qui ressort de l'inexistence, mais j'aimerais pour commencer démontrer que cette opposition n'a pas lieu d'être, et que l'irréel et le réel sont en fait imbriqués. Je rajoute que je

considérerais ici l'irréel perçu par l'individu comme étant du ressort du rêve, de l'imagination, des croyances et des attitudes (dans le sens préférences). Dans une conception mathématiques, le nombre imaginaire, irréel, i tel que $i^2=-1$ appartient au corps des nombres complexes noté C, qui englobe les nombres réels (si la partie imaginaire est nulle). Si cette imbrication a des conséquences et des propriétés intéressantes, j'aimerais en fait démontrer qu'en dehors du champ des mathématiques, l'imbrication peut être considérée de manière inverse : l'irréel ne serait qu'un sous-ensemble, une partie du réel (et ce, malgré sa complexité).

Le réel, donc, c'est l'existence. Je ne vous ferais pas l'affront de citer Descartes, mais l'existence subjective de chacun d'entre nous, au moins dans le sens de la pensée et de l'expérience, me semble à peu près indiscutable. A tout le moins, nous avons donc un ancrage dans la réalité. Pourtant, à travers notre existence et notre expérience subjective de la conscience, nous semblons capables d'explorer deux mondes dissimilaires dont nous faisons la distinction quasi-naturellement. J'aimerais considérer ici que l'être physique n'a de sens que s'il est inséré dans une

réalité préexistante, que nous sommes capables d'appréhender en partie par nos sens, avec leurs limitations. En effet, l'interaction et la perception que nous pourrons avoir de notre environnement seront conditionnées par leurs modalités. Il est difficile de concevoir la possibilité d'appréhender le monde à travers des sens que nous ne possédons pas, mais pourtant le sonar de la chauve-souris est un exemple de modalité sensorielle différente permettant tout de même une certaine interaction avec le monde. Puissions-nous en être dotés, cette différence d'input modifierait très certainement la façon dont nous saisirions le réel et l'irréel qui nous assaillent.

La preuve de l'existence du réel sera pour moi celle même qui nous permet de faire naturellement sa distinction avec son antonyme : l'existence d'une certaine logique consistante, extérieure à la subjectivité, qui régit notre environnement, nous-même, et nous limite. Dès 2 mois, un bébé prend conscience des bases de la loi de la gravité, et s'étonne de l'immobilité d'un objet censé chuter. Petit à petit, mois après mois, le nourrisson apprend qu'un objet passant derrière un cache d'une hauteur insuffisante pour le masquer totalement, permet de le voir dépasser

pendant sa course. Puis, il continue son apprentissage, en sachant à 5 mois effectuer des additions et soustractions sur des quantités limitées sans pour autant avoir la moindre notion mathématique. Lorsqu'il sera bien plus âgé, son apprentissage de la langue suivra des observations statistiques l'amenant à savoir s'exprimer et comprendre la parole. Petit à petit, l'individu éprouvera donc la réalité à travers ses règles. L'idée même que ce dernier doit subir un apprentissage avant d'appréhender le réel fournit selon moi un élément de preuve qu'il préexiste à l'individu. Le réel a donc une existence, une essence en soi, indépendante de l'être. Certaines de ses règles nous sont apprises par l'expérience, et par l'itération d'interactions incessantes et successives.

A l'inverse, à travers le rêve notamment, notre perception de l'irréel nous révèle un monde plus chaotique, protéiforme, constamment en proie au changement. Et nous avons l'intuition que ce dernier est malléable et se soumet aux lois de notre pensée, consciente ou inconsciente. La preuve en est que, un moyen efficace de distinguer rêve de réalité reste encore de rechercher les éléments de cette logique physico-

mathématique qui nous entoure et nous englobe dans la réalité. De façon complémentaire, l'indice permettant d'avoir un rêve lucide est souvent un manque de cohérence manifeste dans la perception que nous éprouvons. Qui ne connait pas cette astuce de se pincer pour savoir si l'on évolue bien dans la réalité ? L'observation d'une chaîne de causalité simple, à laquelle nous sommes habitués dans cette existence réelle, nous permet d'en tirer la bonne conclusion.

On peut alors constater que ce monde irréel, fantasmatique et fantasmagorique, est régit par nos propres lois, qui sont elles-mêmes soumises aux lois du réel si l'on considère un point de vue déterministe. Mais il est également profondément subjectif : nous ne partageons pas nos rêves, notre imagination n'appartient qu'à nous et nos croyances et attitudes (dans le sens psychologique du terme) sont profondément individuelles. Il peut être partagé, par l'intermédiaire du langage, des comportements, des productions artistiques ou autres, mais il n'en demeurera pas moins transformé à travers le processus de traduction dans le réel, et à travers celui d'intégration dans l'esprit d'autrui. Il s'agit sans doute d'ailleurs d'un des éléments rendant chaque être humain si

unique malgré cette forme commune que nous partageons tous.

Mais alors, on constate que le réel nous englobe tous, nous qui créons et vivons l'irréel. Si la réalité cessait demain d'exister, l'irréel serait réduit à néant en même temps que nous. D'où cette encapsulation de l'irréel dans l'esprit humain, lui-même inscrit au réel. L'irréel est donc une partie du réel, et bien que celui-ci puisse perdurer sans l'autre, l'inverse n'est pas vrai.

Mais la question est alors de savoir comment nous sommes capables de percevoir et vivre une existence distincte du réel qui nous entoure. Nos capacités de perception ne nous permettent jamais d'avoir une conscience complète du réel. Et pourtant nous devons interagir avec celui-ci, pour notre survie, notre bonheur et nos plaisirs, nos malheurs et tracas, pour continuer d'exister. Tout se passe comme si nos perceptions et sensations englobaient effectivement l'irréalité, mais nous permettaient tout de même d'avoir un aperçu suffisant du réel. Vivre intégralement dans celui-ci supposerait être capable, à tout moment, d'avoir conscience du déroulement de tout évènement et élément nous concernant. Mais ce n'est pas le

cas : nous ne savons pas écouter 3 conversations simultanément, voir tous les objets dans notre champ de vision, sentir tous les contacts physiques que nous éprouvons, voire ressentir toute la complexité de nos émotions. A travers une machinerie complexe de perception sensitive, de filtres perceptifs et d'attention, seuls les éléments pertinents à notre existence et à notre pensée parviennent à se frayer un chemin sinueux vers notre conscience. Et ces mécanismes existent pour nous permettre d'avoir une prise suffisante du réel malgré notre manque de capacité à traiter le nombre inimaginable d'informations qui nous assaille à chaque instant précis de notre vie. Cette arrivée à la conscience se forme sur base d'un substrat cérébral, et j'aimerais illustrer brièvement la nature de celui-ci par une pathologie connue en neuropsychologie.

L'héminégligence gauche est provoquée par une lésion cérébrale du lobe pariétal droit, et consiste en une cécité apparente du champ visuel gauche de chaque œil : les individus deviennent incapables de voir les objets situés à leur gauche, voire dans d'autres cas, le côté gauche de chaque objet qu'ils perçoivent. Cependant, il est intéressant de remarquer qu'il ne s'agit pas d'une réelle cécité, mais d'un déficit attentionnel pris à son paroxysme. Pour commencer, ils n'ont pas conscience de ne pas voir ce champ gauche. Lorsqu'on leur présente un dessin, à aucun moment ne disent-ils qu'il est incomplet, ou qu'ils n'en voient que la partie droite. Mais un test intéressant révèle la nature de leur trouble : on leur présente deux dessins de maisons identiques, à l'exception que l'une d'elle, sur la partie gauche, est en feu. Eux ne disent percevoir aucune différence entre les deux, mais déclarent tous ne pas vouloir vivre dans celle en feu, sans pouvoir donner une raison à leur choix. Lorsqu'ils doivent dessiner une pâquerette sur modèle (qu'ils considèrent tout à fait normale), ils dessinent uniquement le côté droit, parfois en mettant le bon nombre de pétales, en les continuant sur la tige sans se rendre compte de la déformation du

dessin qui en suit. Cependant, si on leur fait remarquer une fois le dessin terminé, ils se rendent compte du problème en faisant un effort conscient d'attention et/ou des balayages visuels plus importants.

Notre conscience et notre expérience subjective de la vie n'auraient donc au mieux qu'un lien limité avec la réalité qui nous entoure. Mais cela n'explique pas pourquoi nous pouvons percevoir, sentir et se représenter ce qui n'existe pas.

Une expérience en psychologie montre que lorsqu'on demande à des participants de choisir une paire de bas nylons parmi plusieurs strictement identiques (sans bien sûr, qu'ils ne sachent qu'elles le sont), ils choisissent en général la dernière paire touchée. Mais le plus intéressant reste que, quelle que soit la paire choisie, ils donnent ensuite des raisons à leur choix, raisons d'autant plus fantasques que, je le répète, les paires sont strictement identiques. On peut ici constater un premier apport de l'imagination sur notre manière de percevoir et ressentir le monde. En confabulant la raison de notre choix, nous ajoutons un peu plus d'irréel à la représentation du monde qui nous entoure.

Que ce soit par apprentissage à travers une chaîne de causalité observée depuis notre naissance, un biais inné de l'être humain ou un apprentissage social, nous avons un besoin impérieux de donner du sens à chaque chose qui arrive et nous arrive. Et lorsqu'un évènement n'a pas de sens manifeste, nous avons une tendance automatique à en construire un afin de se former une représentation globale de l'existence qui nous semble cohérente. Mais le réel n'a pas de sens global cohérent et apparent, en tout cas aucun qui ne nous soit accessible via notre existence limitée en termes de temporalité et de performances. Alors, nous créons une représentation que nous jugeons cohérente à travers des capacités d'abstraction. Et lorsqu'à travers un exercice d'introspection et de réflexion philosophique, nous entrapercevons une plus grande partie du réel, celle-ci nous provoque un malaise et nous effraie tant qu'elle nous fascine car elle rentre en directe contradiction avec les heuristiques que nous avons pris soin d'élaborer à travers notre vie.

J'utiliserai ici comme exemple deux thématiques reprises de l'activité sur la valeur de la vie. Nous avons cette croyance que notre vie et la vie d'autrui a une valeur objective, et pourtant nous

nous rendons vite compte que nous ne sommes pas vraiment capables d'en donner une preuve objective. Autre exemple où l'on tente de s'enfoncer plus profondément dans la réalité, (re)prendre conscience que nous vivons dans une société qui crée notre bonheur et notre subsistance au détriment d'autres nous est trop insupportable pour ne pas occulter au plus vite possible cette pensée, voire y trouver un sens collant à nos valeurs. Il s'agit pour moi du mécanisme qui sous-tend la croyance en général, qu'elle soit générique, politique ou religieuse.

Pour éviter de tomber dans l'anti-religion, je prendrais un autre exemple qui me tient à cœur. Au 21ème siècle, la religion chrétienne traditionnelle est remise en cause, mais de nombreuses croyances périphériques se développent, notamment sur base de ce que j'appellerais la cécité sélective, que j'opposerais à l'ignorance. Ceci correspondrait au fait de totalement omettre une vérité parce qu'elle forcerait à remettre en cause notre conception du monde. C'est ainsi que nous voyons de nos jours une grande proportion d'individus n'hésitant pas à croire à la mediumnie, la télékinésie, les NDE, la télépathie et j'en passe. Le plus amusant, et

j'utilise ici allègrement mon expérience personnelle, c'est que les individus souscrivant à ces croyances sont souvent très ouverts d'esprit. Pourtant, l'apport de preuves objectives et éprouvées faisant s'effondrer toute possibilité d'existence réelle de ces capacités, rencontrent toujours un mur construit d'anecdotes et de croyances incassables. Ce, malgré la prime d'1M€ offerte à quiconque prouverait être capable d'une quelconque capacité extrasensorielle. Et l'on tombe dans l'irrationnel pour protéger son élaboration de l'existence.

Nous sommes programmés pour croire. Et ces croyances permettent de se référer à un dogme apportant une cohérence immédiate au réel qui nous entoure, qui dès lors ne nous effraie plus et avec lequel nous pouvons donc vivre.

Certaines expériences fascinantes ont été menées sur cette sensation d'enveloppe corporelle et de finitude. Nous avons la sensation de savoir à tout moment où se trouve notre corps, et pourtant de très simples protocoles permettent à un individu d'avoir l'impression qu'une table remplace sa main, juste en la lui cachant et en la grattant tout en grattant la table. Même la plus élémentaire des

sensations qu'est l'autoperception peut donc être vue comme une inférence sur le monde qui nous entoure et sur notre propre corps !

L'imagination en général peut être vue comme une extrapolation, une abstraction supplémentaire à cette capacité. Nous sommes capable de construire des croyances erronées sur le monde afin d'obtenir une action efficace, et nous sommes dès lors capables de généraliser le phénomène dans un but presque contraire à l'efficacité. Il devient alors possible de mentalement recréer un monde totalement différent duquel on provient, un monde dont nous sommes un dieu quasi-omnipotent et omniscient. Une application étonnante de cette imagination est qu'il convient de devoir imaginer le monde réel afin d'en avoir une meilleure compréhension. C'est le rôle d'une grande partie des hypothèses scientifiques ou philosophiques : imaginer une issue possible au réel, et en tester la véracité à travers une méthode.

Et c'est aussi le rôle de l'art : un mode d'expression libéré des contraintes du langage pouvant mieux refléter ce monde interne et abstrait. Et il peut s'étaler de la représentation

terre-à-terre de la perception sensorielle immédiate, jusqu'à une tentative de concrétisation de l'aspect le plus indéfinissable de l'irréel. Une peinture abstraite peut ainsi être regardée comme la réduction de dimensions d'une partie du monde interne. Mieux encore, il permet ainsi de supporter un peu plus la réalité, en s'en échappant à grands renfort, une fois encore, d'abstraction et de réflexion de haut niveau. Il est intéressant de noter qu'un dépressif aurait une certaine tendance à une créativité plus étendu. Enormément d'artistes de haute volée étaient même maniaco-dépressifs. Peut-être pour échapper justement à ce réel qui leur est insupportable.

J'aurais tendance à avoir une vision très concrète du rêve : les perceptions et pensées de notre journée, ou des journées précédentes se réunissent et se mélangent dans un pattern imprévisible dans le but de consolider la mémoire. Mais « observer » un rêve est peut-être, de ce fait, observer la meilleure représentation que l'on ait du résultat de nos abstractions. Il serait peut-être ainsi le véritable contenu de notre mémoire tel qu'il nous viendrait si l'on n'y appliquait pas les

filtres de l'attention et de l'idée de cohérence que l'on se fait du monde.

En ce sens, il est possible de faire un simili entre rêves et art : ils seraient tous deux l'expression d'un éprouvé que l'on ne pourrait pas thématiser et exprimer à travers la parole. Et chaque observateur d'une œuvre a la tâche d'incorporer la représentation d'une autre psyché, mais l'interprète automatiquement en accord avec ses propres conceptions. Ainsi ancré dans ses propres conceptions, l'observateur peut ainsi explorer d'autres horizons tout en étant dans la relative sécurité de la construction qu'il a faite de son monde.

Je conclurais ce discours en apportant ma réponse sur la possibilité de distinction entre le réel et l'irréel : elle est en fait irréalisable puisque notre perception est trop profondément ancrée dans ce dernier. Nous pouvons remarquer l'existence du réel à travers sa résistance et le changement qu'il exerce sur nous, en percer certains mystères, s'étonner et s'effrayer de sa grandeur, sa beauté et son horreur, mais nos limitations nous conduisent à l'appréhender à travers le filtre de l'imagination et de la croyance. Ceci afin de le

simplifier et le rendre supportable. Un processus de réflexion permet de sortir la tête de l'immense océan de notre irréel : nous pouvons apercevoir le ciel au-dessus de nos têtes et se rendre compte qu'il est différent de notre environnement habituel. Cependant l'horizon de démarcation est flou et indéfinissable. Quand commence l'autre et où s'arrête l'un ?

Du danger que représente la pensée d'André Comte-Sponville pour tout jeune aspirant-philosophe

Par Laurent Backaert

Je voudrais ici réagir[1] à la conférence donnée par André Comte-Sponville à Louvain-la-neuve en ce 18 novembre. Cette conférence était surtout destinée à présenter la parution du *Dictionnaire philosophique* de l'écrivain (ou plutôt sa réédition sensiblement augmentée). Je ne m'attacherai pas ici à faire un résumé de cette conférence ; la première partie ayant été consacrée à des considérations d'ordre privé quant aux raisons et aux buts ayant concouru à la

1 Cette réaction est faite à chaud, au sortir de la conférence. Il est indéniable que ce manque de recul m'a sûrement conduit à forcer le trait et à parfois être injuste, notamment en raison de ma méconnaissance des textes « sponvilliens ». Cela dit, j'ai décidé de me placer sur le même terrain que Mr C-S en privilégiant la rhétorique à l'exactitude. Quoi qu'il en soit, l'essentiel des idées que j'attribue à Mr C-S proviennent directement de ses propos, quelques fois rapportés approximativement dans mon texte entre « ».

rédaction de l'ouvrage ainsi qu'à sa présentation, je ne parlerai pas de cette partie qui ne trouve d'ailleurs pour seul intérêt que le bagout de Mr Compte-Sponville.

Penchons-nous sur la conception de la philosophie qu'a présentée le conférencier. Pour cela, il sera profitable de parler de la deuxième partie de son exposé, laquelle avait pour tâche d'éclaircir cette notion de « dictionnaire philosophique » dont il emprunte à Voltaire l'expression. Il a évoqué tout d'abord la différence entre un dictionnaire de philosophie et un dictionnaire philosophique, le premier étant un discours *sur* la philosophie au moyen de définitions tandis que le second se veut l'expression *d'une* philosophie sous forme d'un recueil de définitions. Comte-Sponville en est ensuite venu à parler – j'avoue ne plus savoir au juste par quelle transition – d'un article qu'on lui avait demandé de produire au sujet de l'histoire de la tradition de pensée française. Manifestant l'embarras qui fût alors le sien devant cette tâche, l'écrivain nous narra qu'il prît le parti – plutôt convenu – de choisir quelques grands philosophes, plus précisément trois noms qui lui semblaient s'imposer dans cette tradition, à savoir ceux de Montaigne, de Descartes et de Pascal. Ce trio,

notre conférencier le compara alors aux deux trios de notoriété analogue que l'on peut trouver dans les traditions anglaise (Hobbes – Locke- Hume) et allemande (Leibniz – Kant – Hegel). Il se fît alors fort, pendant un bon moment, d'insister sur les différences considérables qu'on trouve entre ces trois traditions de pensée : tandis que la française se voulait accessible à tout un chacun, claire, ancrée dans la subjectivité, recourant volontiers à des éléments autobiographiques (voire y puisant sa matière dans le cas de Montaigne), la tradition anglaise se voulait plus générale dans sa considération de l'humain et se livrait à une expérimentation objective. Point ici d'épanchement métaphysique, mais bien une dissection de la nature humaine ou de son entendement ; quant à la tradition allemande : que de génie mais que d'obscurité également ! C'est bien simple : Comte-Sponville, s'il a manifesté maintes fois son admiration sans bornes pour Leibniz ou Kant, n'a pas non plus manqué de souligner à quel point cette tradition se voulait impersonnelle et répugnait, en plus de toute immixtion d'éléments biographiques, à tout effet inutile de style. On atteint ici, comme dirait Hegel, la « rigueur du concept », laquelle fait bon

marché de la rhétorique ; on ne peut en effet pas voir en la *Critique de la raison pure* un chef-d'œuvre quant à sa facture littéraire, bien qu'il en soit incontestablement un quant à sa profondeur philosophique.

Bref, la conférence de C-S s'est longtemps jouée selon cette polyphonie à trois voix dans un contre-point qui les faisait alterner tour à tour mais qui faisait également apparaître en filigrane une préférence pour la tradition à laquelle se rattachait l'auteur. Quoi de plus normal ? dira-t-on au vu des racines de ce dernier… Mais le problème est que cette préférence pour la tradition française n'est pas seulement motivée par des raisons sentimentales mais trouve bien son origine dans une conception de la philosophie qui me semble au plus haut point néfaste et contraire à son véritable esprit.

Reprenons brièvement les caractéristiques de la tradition française évoquées par l'auteur : celle-ci se livre à une plus grande introspection, à une peinture de l'esprit (Montaigne), à une autobiographie spirituelle (Descartes), etc. « Si vous ouvrez les *Essais* ou les *Méditations métaphysiques*, vous comprendrez tout, ou en tout

cas l'essentiel ». Le conférencier a dès lors beau jeu de montrer ce qu'il en est outre-rhin : « Si vous ouvrez la *Critique de la raison pure* ou la *Phénoménologie de l'Esprit*, vous ne comprendrez rien. » Qu'on ne se méprenne pas : il ne s'est jamais agi pour notre conférencier de discréditer, de déprécier ou de dénigrer la tradition allemande : avec C-S, c'est toujours d'amour qu'il s'agit. C'est ici l'amour pour l'usage truculent de la langue et pour le contact privilégié avec la personnalité de génies d'autrefois qui parle, non le mépris pour la spéculation métaphysique. Mais, outre l'amour qu'il porte à ces auteurs, ou plutôt, à la source de cet amour, se donne à voir la conception de la philosophie dont je parlais à l'instant. Quelle est-elle ? Très simplement : la philosophie ne procède pas par preuve, elle n'est pas démonstrative au même titre que les sciences exactes, et à vrai dire, elle ne fait que présenter des visions du réel. Pour le dire plus brièvement : la philosophie est l'équivalent « immatériel » de l'art. Tout n'y est qu'affaire de perspectives. Entendez bien : C-S ne considère pas la philosophie comme étant ce qui servirait mieux que l'art la fonction commune à ces deux activités, comme chez Hegel – non. L'art et la philosophie sont,

quant à l'ambition qui les anime, la *même* chose. C'est au fond un fatalisme total qu'affiche C-S : nulle pensée ne vaut réellement mieux qu'une autre quant à sa vérité, elles sont simplement concurrentes quant au génie de la vision qu'elles expriment, de la même manière qu'il serait absurde de dire que Mozart a davantage raison que Brahms.

Je ne puis m'empêcher d'être profondément choqué par une telle vision de la philosophie, moi qui suis pourtant enclin à reconnaître une certaine connivence entre art et philosophie. Car en effet si je rapproche volontiers ces deux activités, ce n'est nullement pour les identifier quant à l'esprit qui les anime. Expliquons plus profondément le motif de ce rapprochement : je vois en la philosophie une quête désintéressée de la vérité, un libre usage de sa raison pour pénétrer plus profondément en sa racine et ainsi mieux comprendre ce qu'il en est du réel. Cette quête, étant désintéressée, et n'engageant que l'homme et son rapport au monde, se rapproche en cela de l'art : ce dernier ne représente-t-il pas lui aussi l'activité la plus désintéressée qui soit, ainsi que la manifestation d'un certain rapport au monde vécu par l'artiste ? Mais l'analogie s'arrête là : point

d'argument en art, point d'artiste qui ait « raison » sur un autre… En un mot : pas de vérité en art. C-S semble, pour sa part, faire partie de ces philosophes qui dénient tout intérêt aux multiples revues scientifiques qui peuplent l'horizon philosophique, remplies inlassablement par de jeunes – ou vieux – chercheurs ardents désireux de faire jaillir, sous l'affairement de leur plume, une étincelle qui, si elle pouvait générer quelque flamme sur le grand brasier de la vérité, servirait à leurs vœux les plus chers. Quel intérêt conserve toute cette recherche effrénée dans le chef de notre écrivain ? Peut-être un intérêt esthétique, mais ce serait probablement déjà trop dire : il est clair en écoutant C-S, que c'est dans les monuments philosophiques du passé et non dans les discussions pointues d'aujourd'hui qu'il faut aller puiser cette émotion esthétique. « Des grands philosophes, il y en a 12 ; maintenant ces 12 ne seront sans doute pas les mêmes pour tout le monde, mais des grands philosophes, il n'y en a pas 200 ». La comparaison avec l'art ne tarda pas : « des grands musiciens, il n'y en a que trois : Bach, Mozart et Beethoven. Les autres sont dans des rangs inférieurs ». Il ne nous reste donc qu'à lire nos maîtres de sagesse et à nous laisser bercer par

leurs œuvres – en choisissant pour compagnons, cela va de soi, ceux dont les mélodies seront les plus douces à nos oreilles : les philosophes français.

Comment ne pas aller plus franchement contre l'esprit de la philosophie ? Mais je ne veux pas ici me contenter de me placer sous l'autorité de quelques grands noms cités par le conférencier lui-même – je pourrais ainsi reprendre le « Sapere aude ! » de Kant qui nous inviterait à prendre le contrepied exact de l'attitude de C-S. Je voudrais montrer que cette conception - à savoir : considérer la philosophie comme un musée pour ce qui est de son histoire et comme la visite de ce musée pour ce qui est de sa pratique – est contraire à la démarche même qui anime nécessairement le philosopher. La philosophie, quelle que soit sa provenance et sa forme discursive, use toujours d'arguments. Si la raison représente le temple de toutes les évidences intellectuelles, de tout ce face à quoi l'homme reconnaît à la fois sa liberté et son obligeance, en un mot son lieu propre, alors on pourrait dire que la philosophie y élit domicile. À entendre Mr C-S, ce temple est en réalité une tente qui change constamment de perspective sur l'horizon du

monde. On pourrait interpréter sa conception, semble-t-il, comme les variations d'une grille conceptuelle. L'une rendrait vrai ce que l'autre rendrait fausse ; à la manière des changements de paradigmes en sciences dont parle Kuhn, ce changement serait au fond fortuit, et C-S n'a d'ailleurs pas hésité à rendre légitime ce rapprochement en déclarant : « il n'y a pas de progrès en philosophie ! »[2]. Tout au plus y a-t-il selon lui des perfectionnements techniques – comme il y en a eu en peinture avec par exemple l'adoption de la perspective. Mais ce rapprochement sempiternel chez C-S entre art et philosophie cache une réalité foncière de la pratique philosophique : une grille conceptuelle, loin de se réduire à présenter un attrait sensuel supérieur à une autre ou à charmer davantage notre œil, peut revendiquer une réelle supériorité sur une autre si tant est qu'elle permet de mieux rendre compte de notre expérience. Autrement dit, tel cadre conceptuel n'a son intérêt que pour autant qu'il amène l'esprit à mieux se saisir de lui-même. Il n'est pas nécessaire de décrire comment

2 Pour être plus exact, Kuhn se prononce bien en faveur d'un progrès de la science ; en revanche, il est difficile de voir comment ce progrès est chez lui vraiment pensable au vu de sa théorie des changements irrationnels de paradigmes.

l' « art des distinctions » dont s'est rendue maître la phénoménologie n'est au fond que la puissance de discernement rationnel dont est capable l'homme en faisant le tri entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas à l'expérience afin qu'elle puisse être amenée à sa propre intelligibilité. De plus il ne suffit pas de concepts : il faut encore leur déploiement rigoureux à travers ce qu'on pourrait nommer une « méthode logico-expérimentale ». Ce n'est qu'en mettant à l'épreuve ce cadre conceptuel, en la re-parcourant de son œil intérieur et en cherchant quelles en sont les insuffisances, que la philosophie peut progresser. Ce n'est donc certes pas en le contemplant passivement…

Je ne peux que déplorer que la philosophie connaisse un représentant faisant aussi peu de cas de l'idéal de vérité qui anime depuis ses débuts la philosophie. Cependant je serais fort injuste en attribuant toute la responsabilité de ces égarements à ce seul homme : cela s'apparente selon moi à un trait caractéristique d'une certaine pensée de notre époque – généralement d'obédience « post-moderne » -, laquelle renonce à la rigueur et à la systématicité qui ont longtemps été la marque de fabrique de la philosophie, et qui

ont contribué à l'enthousiasme qu'elle a suscité. Nous n'avons sans doute pas gagné au change en troquant le culte de la déesse raison pour celui de son impuissance…

Au fond, et c'est par là que j'aimerais terminer, la philosophie, selon Mr C-S, et si je l'ai bien comprise[3] ne se conçoit pas tant comme la recherche de la vérité que comme un moyen de tendre vers le bonheur. C'est pour cette raison que l'écrivain parvient à échapper à l'écueil d'une auto-contradiction trop flagrante : dans le cas où il aurait défini la philosophie en termes de recherche de la vérité, il se serait trouvé confronté à ce fait que la vérité ne se conçoit pas comme ce qui est relatif ; il l'a d'ailleurs souligné lui-même lors de la conférence : « une vérité universelle, c'est un pléonasme… » Mais par contre, ce qui est tout relatif, ce sont selon lui les valeurs ; et c'est précisément de cela que s'occuperait la philosophie (sinon comment pourrait se concevoir sa prétendue absence de progrès ?). Si l'on s'en tient à ce point, on peut déjà se demander comment les débats de société peuvent encore alors prétendre à un quelconque intérêt si ces

3 Je dois exprimer mon doute à ce sujet, tant cette position me semble absurde.

valeurs ne se trouvent en dernière instance pas justifiables… Le dernier élément de la conférence pourrait ici nous éclairer sur la position exacte de Mr C-S à cet égard : celui-ci s'est attaché à décrire sa pensée en trois mots : athée, non-dogmatique et fidèle. Si athée ne pose pas de problème de compréhension, éclairons les deux autres termes. Non-dogmatique, C-S prétend l'être en ceci qu'il ne revendique pas son athéisme comme un savoir mais comme une croyance. Aucune preuve ne peut ici valoir quant au genre de questions métaphysiques soulevées (par où l'on retrouve le relativisme de principe déjà évoqué qui paralyse tout effort de réflexion). Mais c'est le dernier adjectif qui est tout particulièrement percutant : la fidélité dont notre écrivain se réclame signifie, dit-il, qu'il plaide pour une préservation des valeurs transmises par l'éducation, par la société, etc. C'est donc là la conclusion à laquelle tout cela arrive : vis ; et quant aux valeurs, laisse-toi paisiblement porter par elles. Mais j'aimerais savoir à quoi Mr Comte-Sponville reconnaît précisément ce qui fait d'une valeur qu'elle en est une… Puisqu'elles semblent se dispenser de toute argumentation, elles se valent toutes, à tel point qu'on ne sait au juste ce que c'est, et l'on voit dès

lors poindre chez notre auteur un certain fatalisme face auquel on ne pourra s'étonner en voyant par exemple le titre d'un de ses ouvrages : *Le bonheur, désespérément*. C'est bien en effet un certain désespoir, ou en tout cas un visage complètement désabusé, que nous donne à voir Mr C-S. Mais ce fatalisme de façade n'est, j'en suis fermement convaincu, que le résultat d'une paresse de pensée, et d'un discours facile. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le bonheur ne saurait survivre dans le mensonge ; les Grecs, parmi lesquels notre écrivain reconnaît en Epicure un maître de sagesse, avaient déjà bien compris que si la philosophie doit mener à une certaine sagesse et par là même au bonheur, les « exercices spirituels » qui y mènent ne sont que l'expression d'un mode de vie répondant à un travail de conceptualisation théorique.[4] Évacuer simplement et purement la vérité, et avec elle tout progrès de la rationalité, c'est du même coup évacuer tout espoir de véritable bonheur.

---

4 Je renvoie pour cette question aux travaux de Pierre Hadot, particulièrement à *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, qui permet à mon sens de bien cerner l'interdépendance du théorique et du pratique chez les Grecs anciens.

La mauvaise musique

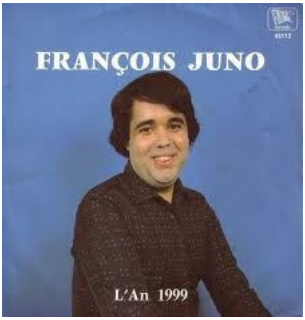
Par Jean

De son temps, Descartes a dit : « sa fin (à la musique) est de plaire et d'exciter en nous diverses passions, (…) mais une recherche plus exacte de cette matière ; suppose aussi une connaissance plus profonde des passions de l'âme humaine, ainsi je n'en dirai pas d'avantage ».

Mais que faire alors de la musique de merde ? Pas le rap français, Indochine ou toute cette crasse de dubstep, mais bien la bonne chanson pourrie. Il me semble que la différence entre ces musiques soit justement la tentative de créer une chanson qui touche, émeut et évoque des passions chez les gens. Là où les chansons à vocation commerciale semblent chercher à reproduire des schémas connus pour produire le maximum d'argent possible, les petits artistes, les oubliés, ceux dont on rit, ceux-là mêmes ont mis leur âme et leur énergie dans leur musique. Même si le résultat est souvent catastrophique, il me semble quand même juste aujourd'hui de vous les présenter pour que ces hommes et ces femmes ne tombent pas dans

l’oubli, et que leur message résonne dans vos oreilles pour encore longtemps.

François Juno – l’espoir



« On se retrouvait au bout de la rue, ne pas s’embrasser ne pas être vus, on achetait… des bonbons à l’anis »

François Juno, c’est Plastic Bertrand un lendemain de cuite, la brebis égarée de Starmania, le frère français de Klaus Nomi (sans les paillettes et le maquillage – le talent dirait Florexis). Dans les années 1970, il se demande si sa fille Marie-Cécile sera heureuse en l’an 1999, si elle portera des robes en arc-en-ciel et si l’eau coulera toujours sous le Pont-Neuf. Sur la face B, il nous parle du paradis. Le paradis, c’est manger des bonbons à l’anis. Merci Franco !

Philippe Mordan – Le séducteur

« Woh oh oh oh, en week-end, c'est la joie ! »

Les filles de Janzé eh eh, mon dieu qu'elles sont jolies. C'est le message que veut nous faire passer le bon Philippe. Philippe Mordan, c'est le gars un peu bizarre au fond de l'auditoire, à qui on ne parle pas trop, qui fait un peu peur ; mais quand il sort le samedi soir en ducasse, il chope, et pas qu'un peu ! Draguer, flirter c'est la vie, et la vie, c'est une fleurette, une amourette. Bref, un homme volage, un séducteur, qui nous apprend à profiter de nos amours jeunes et folles pendant le week-end. Merci Philippe !

Waylon – le fêtard

« She’s la crème de la crème, oh maman ! la crème de la crème »

Une voix de fausset à la limite continuelle de l’orgasme, un beau gosse qui sourit niaisement sur la jaquette, un synthé qui claque et une bonne grosse basse, c’est tout ça Waylon. Et c’est vraiment, vraiment très mauvais. Si Patrick Juvet chantait une chanson écrite par Bonnie M, ça pourrait se rapprocher de Waylon. Mais vous ne trouverez pas de meilleure morceau pour vos dandiner comme des foufous sur une piste de danse. En plus, les paroles sont quand même vachement profondes (« she makes me sing, do-ré-miiiiiiiii, Lise-Mary, I call her baaaaaaaaby »).

Takeo Ischi – l’interculturalité

« Yodelei-i-i, Yodela-i-i, Yodelei-i-i, yode-côt-côt-côôôôt »

Takeo Ischi, c'est un japonais fan de yodeling qui est parti vivre en Allemagne et qui chante des chansons sur des poulets qui courent dans les Alpes devant une foule en délire. Cadeau !

Steklovata – les traditions

« Insérer un texte en russe »

Deux jeunes garçons et deux adultes qui se dandinent devant un fond vert en chantant à propos du nouvel-an en russe, comment imaginer

une image à la fois aussi belle et aussi glauque ? Surtout quand les deux mecs sont derrière et qu'ils ont chacun une main sur l'épaule du gosse devant eux. Cela étant dit, les effets spéciaux sont déments, fausse neige et feux d'artifices dans le fond, une cloche de Noël qui apparaît à l'avant-plan, on dirait une vraie. A la fin du clip, ils font même coucou, c'est super chouette. Novi god !

Heart2Heart – Les jeunes cools

« Hey girl ! it's Chad… I wanna tell them in the realest way I know… »

Ici, on retrouve cinq PBG (purs beaux gosses) qui nous expliquent que le vrai amour, c'est mettre un cœur sur sa page facebook. Pour ce faire, ils ont une pure chorégraphie, une super chanson à texte, et plein d'adolescentes surexcitées qui se dandinent (j'aime bien ce mot) devant une webcam. C'est vulgaire, bête et sans intérêt, bref ça vaut vraiment le peine d'être écouté (et vu).

Jan Terri – La femme rebelle

Jan Terri

« Losing you would be the hardest thing to doooooo »

Il fallait quand même bien une femme pour compléter cette présentation. Jan Terri, c'est un petit bout de femme qui prend la limousine et puis

qui chante une chanson pourrie en playback devant des évacuations d'égout. C'est le rock and roll incarné dans ta tante, la puissance mach 7 dans une Lada, bref, c'est un peu triste. Mais après elle prend l'avion, et ça c'est vraiment chouette !

Voilà, j'espère que cette présentation vous aura un peu fait découvrir des artistes inconnus, passionnés et créatifs. Toutes ces chansons peuvent être trouvées sur youtube et valent vraiment la peine d'être écoutées. Sur ce, je pars aux Antilles chercher les auteurs de « la biguine à Giscard », ouais ! ouais ! Bienvenue pwésident, Giscaww débawqué aux Antilles...

Poème réalisé à l'occasion d'une anthologie sur la beauté : Illumination.

Par Juliette

Beauté dont mon esprit rêve tant
Espoir divin perdu dans le temps,
Sans toi je me sens abandonnée
Une partie de moi s'est fanée.
L'oiseau est tombé dans la nuit sombre,
Eclat de lumière perdu dans l'ombre.

Et je te cherche inlassablement.
Mon amour passe avant la raison
Même si je sais ton finalement :
Une nuit de la froide saison,
L'oiseau est tombé dans un ciel sombre,
Eclat de lumière perdu dans l'ombre.

Larme cristalline sur la joue
Emotion étrange en vague floue,
Je me souviens de ton âme nue

Tu étais beau à perte de vue.
L'oiseau est tombé dans la nuit sombre,
Eclat de lumière perdu dans l'ombre.

Prince, mon amour, revient au jour !
Alors l'oiseau vole en la nuit sombre
Eclat de beauté éclipsant l'ombre.

A un professeur de français extraordinaire,
Mme Bottu,
Et à mon papa.

Statue en terre cuite noire et blanche, Juliette

Recette de la croustade aux pommes

Par Didi

Temps de préparation :15 min
Temps de cuisson :40 min
Temps total :55 min
Portion(s) :8

Ingrédients

2 tasses de gruau
1 3/4 tasse de cassonade
1 tasse de farine
1/2 tasse de beurre mou (à température pièce)
8 à 10 pommes d'une bonne grosseur
Cannelle au goût

Préparation

- **Étape 1**

Dans un bol, mélanger le gruau, la cassonade et la farine. Ajouter le beurre et mélanger de préférence avec les mains jusqu'à ce que les ingrédients secs soient enrobés. Réserver.

- **Étape 2**

Préchauffer le four à 375 °F.

- **Étape 3**

Éplucher les pommes, puis les couper en morceaux d'environ 1 cm.

- **Étape 4**

Mettre les pommes dans le fond d'un plat en pyrex (vous pouvez verser un peu de sirop d'érable par dessus) et ajouter le mélange sur le dessus.

- **Étape 5**

Mettre au four pendant 35 à 40 minutes, ou jusqu'à ce que la couleur soit au goût.

- **Étape 6**

Sortir et laisser reposer quelques minutes. Servir la croustade quand elle est encore chaude et accompagner d'une petite boule de crème glacée ou de crème 35 %.

BD du philosophe du mois

Dénichée par Aurélien

Source: Encyclopédie Mondiale des Philosophes et des Philosophies, La Planète des Sages, Jul & Charles Pépin, Dargaud (édition 2011)

Ragots du CEP

Par Alexis

- Célie & Justine sont lesbiennes à en croire les bruits étranges qui sortent de la chambre de Célie lorsqu'elles sont à deux dedans. (Et d'après Célie c'est un vrai ragot !)

- Ingrid est Psychosexuelle, homme, femme, petit ou grand, vieux ou jeune, si vous voulez emballer Ingrid, il faut soit étudier Psycho, soit être dans le cercle !

- François : « Quand elles sont bonnes, elles sont connes ».

- Célie et François d'après Justine (François, à genoux devant Célie : « je vais pas rester tout le temps à genoux. Célie : « Plus que 30 secondes et c'est bon »).

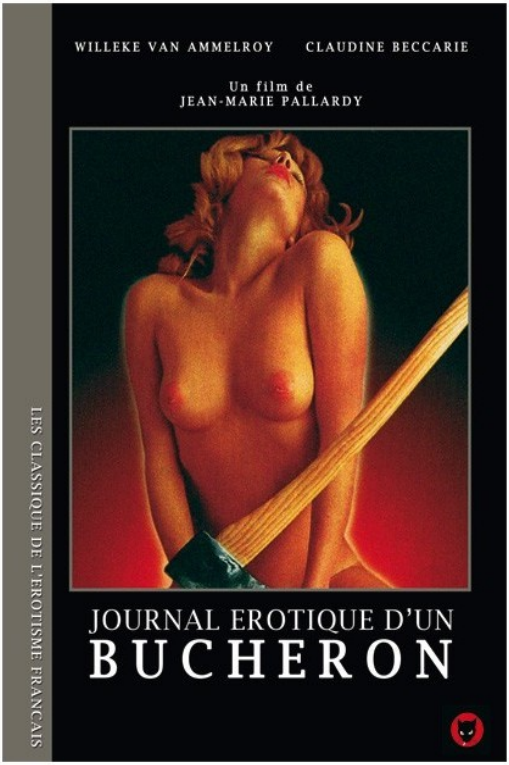
- Célie encore : Vu que son parrain et sa filleule sortent ensemble, on peut supposer qu'elle va sortir soit avec le parrain de Nestor (K. Dambremont), soit avec le filleul d'Amélie. On reste attentifs.

- Quentin : « Christophe tu restes en dessous de moi », après avoir rêvé de lui. Néanmoins aucun risque, puisque Quentin va faire son coming in avec Léa du FLTR.
- Olivier est jaloux que Quentin rêve de tous les mecs sauf de lui.
- Nathanaël : « si j'étais gay, je me taperais Laurent »
- Laurent et Thomas, un classique.
- Max aime se faire promener en laisse.
- Jean aime les seins des amies de Juliette mais sait rester galant !
- Boris est consentant.
- Sarah-Christelle présente Flo comme étant « la fille que j'embrasse chaque année ».
- Olivier dort avec plein de filles !
- Thibaut philo et Didi se font des soirées romantique au CEP.

Le Mot du Bûcheron

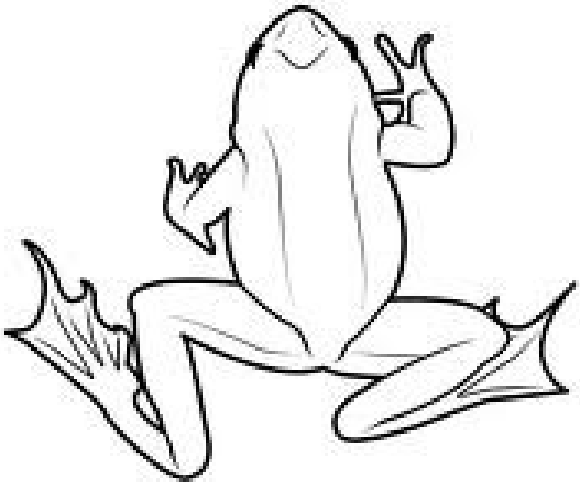
Par Alexis

Les bûcherons aussi ont de la culture !



Sudoku

Besoin d'un peu de délassement ? Alors vous êtes au bon endroit !!!

9	4		2				7	8
3		8				1	6	
6		7		5	8		3	
						7		1
				7	3			5
			5			3	2	
				1		9		6
4	9	5	7			8		
				4			5	

Si vous souhaitez nous poser une question, nous envoyer un article ou que sais-je, une seule adresse : grenouille@cepucl.be !